

A hand is shown holding a small, light-colored wooden toy train car on a wooden track. The car has the name 'GABRIEL' and the number '2' printed on its side. The background is a blurred outdoor scene with a dirt path, green grass, and trees, suggesting a park or a natural setting. The overall lighting is warm and golden, creating a nostalgic atmosphere.

GABRIEL

et la petite voiture en bois

Roger SASPORTAS

Roger Sasportas

Gabriel et la petite voiture en bois

© Roger Sasportas, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5078-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tous les personnages de ce roman sont fictifs, seuls certains événements historiques sont vrais comme la rafle du Vél d'Hiv à Paris et la Shoah.

Lorsque j'étais adolescent, j'ai beaucoup lu sur le destin tragique des Juifs d'Europe durant la Seconde Guerre mondiale. Longtemps, cette partie de l'Histoire m'a obsédé et m'obsède encore aujourd'hui. Pourquoi des êtres humains se sont-ils comportés de manière aussi barbare envers d'autres êtres humains, des hommes, des femmes, des enfants et même des nourrissons ? Je n'ai jamais su répondre à cette question et personne ne le pourra jamais, car de telles horreurs commises dépassent l'entendement !

Écrire ce roman en évoquant ce sujet m'est apparu comme un besoin profond, même si la petite histoire à l'intérieur de la grande Histoire n'est que le pur fruit de mon imagination.

« Il y a toujours dans l'enfance un moment où la porte s'ouvre pour laisser entrer l'avenir. »

Graham Greene

« Il faudrait essayer d'être heureux, ne serait-ce que pour donner l'exemple. »

Jacques Prévert

« Le secret du bonheur c'est la liberté et le secret de la liberté c'est le courage. »

Thucydide

Je dédie ce livre à mes petits-fils, Maël et Noah.

1

Gabriel est né en plein hiver 1936. Ce jour-là, ses yeux découvraient la lueur de la lune qu'il semblait vouloir attraper avec sa petite main, à peine plus grande qu'un pétale de rose. Chaque souffle de Gabriel ressemblait à une mélodie pure emplissant la pièce.

Au cœur de ce joli tableau, entourant Gabriel, se tenaient ses parents, des êtres empreints d'amour et de tendresse : son père, avec un air émerveillé, et sa mère, douce comme une brise matinale enveloppait le bébé de sa chaleur. Leur regard était plein d'admiration.

Deux étoiles filantes, les sœurs aînées de Gabriel, s'étaient rapprochées avec une excitation palpitante. Elles observaient leur frère avec des yeux écarquillés, débordant de curiosité et d'affection. Leurs mains délicates effleuraient avec précaution les minuscules doigts de Gabriel, comme si elles cherchaient à tisser des liens invisibles entre eux, préparant le chemin pour des aventures à venir. Gabriel devenait le héros de la famille.

Les sœurs chuchotaient des promesses de protection, jurant de veiller sur Gabriel toute leur vie. Elles offraient des rires cristallins et des chansons pour bercer son sommeil, leurs visages rayonnant d'une joie éclatante à l'idée de partager leurs secrets avec ce nouveau compagnon de jeu. Le bonheur de cette famille française, de confession juive, était palpable pendant les six premières années d'existence de Gabriel. Comme dans toutes les familles, il y avait des hauts et des bas, et chacun avait ses qualités et ses imperfections. Qui n'en a pas ? Mais elle était unie et savait reconnaître les moments simples et heureux de la vie.

Puis l'année 1942 arriva et le destin de Gabriel bascula.

L'année avait commencé dans un froid glacial. Dès l'aube, les arbustes étaient recouverts de frimas, et un climat polaire semblait geler autant les canalisations que les esprits et le cœur des Français. Excepté son tapis blanc neigeux, Paris baignait dans une lumière sourde, grise, ténébreuse. Dans une atmosphère délétère et angoissante. Dans les rues, les gens parlaient peu, emmitouflés de larges manteaux, et d'un pas rapide ils longeaient les bâtiments et les édifices publics comme l'Arc de Triomphe sur lesquels flottaient les humiliants drapeaux arborés d'une croix gammée.

Le Grand Palais s'était métamorphosé en hangar pour véhicules de guerre, tout comme le Ritz en siège de l'armée de l'air (la Luftwaffe) et l'Hôtel des Invalides en état-major de l'occupant, offrant ainsi un visage défiguré à la capitale. Certains jours, la neige tombait en rafales, enveloppant comme une couverture les toits des immeubles et des maisons, dont certains prenaient parfois des allures de dômes majestueux. Les branches d'arbres ressemblaient à des arches élégantes plantées au milieu de ce décor immaculé où cette poudre blanche déposée sur les pavés crissait sous les pas cahotants de cette foule ou sous les roues des voitures. Celles-ci transformaient la neige en boue noirâtre semblable à cette existence nauséabonde imposée par l'occupation allemande. Puis, l'hiver s'était éteint jour après jour, jusqu'à céder sa place au printemps : chants d'oiseaux, bourgeons prêts à éclore, fleurs précoces... La nature faisant toujours fi de la bêtise humaine, quelle que soit l'époque.

Gabriel, entouré de ses parents Samuel et Micheline, et de ses sœurs – Éliane et Odette –, pressait le pas pour regagner au plus vite leur maison. En cette fin d'après-midi de juin 1942, il revenait de sa visite chez l'oncle Jacob qui habitait dans le Marais. Accompagné de toute sa famille, les Linsky. Avant cette maudite guerre, Gabriel se réjouissait lorsque ses parents étaient invités chez des amis. Rien n'était plus pareil à présent. Les événements prenaient une tournure cauchemardesque : la plupart de leurs connaissances avaient été internées l'année dernière, tout comme beaucoup de personnes de la communauté juive, dans les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande. Leur meilleure amie Rachel avait été arrêtée sous le sordide motif d'être une « Juive étrangère ». Elle avait été interpellée un soir à la sortie de la bijouterie où elle travaillait, rue de Châteaudun, sans que nul ne puisse intervenir. Un jour, elle avait montré des photos de bijoux à Gabriel, des topazes et des améthystes. « Trop beau ! »

s'était-il exclamé. Parfois, il se demandait pourquoi il ne la voyait plus, elle qui le gâtait à chacune de ses visites d'une friandise ou d'un petit cadeau. Cela restait un mystère pour lui. Il avait questionné son père à plusieurs reprises. Ce dernier ne lui donnait chaque fois, pour seule réponse, qu'un évasif : « Elle est partie voir ses parents âgés. » Réponse à un enfant auquel personne ne voulait dire la vérité.

Micheline pressentait avec lucidité et tristesse « qu'après les Juifs étrangers, ce serait au tour des Juifs français d'être arrêtés ».

— Mais non, chérie, nous sommes français depuis plusieurs générations, ne t'inquiète pas, avait répondu Samuel.

Samuel, en bon père de famille, chapeau vissé sur la tête, restait derrière son clan, préférant ainsi fermer la marche pour voir Micheline et leurs trois enfants devant lui, alors qu'Éliane et Odette tenaient la main de leur jeune frère, tout fier du haut de ses six ans. Son oncle Jacob lui avait appris ce jour même à siffler. Alors il s'amusait à courber légèrement la langue au niveau du palais en pointant ses fines lèvres vers l'avant, avant d'inspirer et souffler en espérant que, miraculeusement, un son plus ou moins régulier sorte de sa bouche.

— Tu souffles trop fort, avait dit Jacob à Gabriel. Je te montre à nouveau le principe, regarde bien...

— Pourtant, je plisse bien mes lèvres, mais rien ne sort ! s'était plaint Gabriel alors que son oncle réitérait sa démonstration.

— Tu entends ? C'est facile !

— Tu as un sifflet caché dans ta gorge ou quoi ! ?

Cette famille – inséparable comme les cinq doigts d'une main, disait fièrement Samuel – adoptait un profil bas comme toute la communauté israélite qui résistait à des lendemains toujours plus sombres.

— Tu ne lâches pas la main, Gabriel, c'est bien compris ? ordonnaient gentiment, mais fermement, Éliane et Odette, elles aussi avaient conscience du danger qui planait à chacune de leurs sorties.

— Oui, j'ai compris les filles ! répondait-il avec un soupçon d'agacement en levant les yeux au ciel.

Des yeux ronds qui étaient toujours en mouvement comme pour capturer chaque détail du monde qui l'entourait. Et ses cheveux bruns en bataille

semblaient constamment prêts à s'échapper de la contrainte d'un peigne, accentuant son apparence espiègle. Dans la tête de Gabriel, c'était flou : un danger semblait bien installé, mais il n'arrivait pas à comprendre les raisons, c'était du ressenti. C'était dérangeant. Les mots d'un enfant de son âge, même précoce comme Gabriel, étaient trop simples, trop limités pour décrire ses sentiments confus.

Ils passèrent à proximité d'une épicerie dans laquelle Micheline se rendait souvent, avant qu'une pancarte « interdit aux Juifs et aux chiens » ne soit accrochée sur la porte. Sur le trottoir d'en face, assise en tailleur gris foncé sur une chaise pliante, une jeune femme fredonnait ce jour-là un couplet de *Je suis seule ce soir* de Léo Marjane, moment d'émotion pour les enfants, mais surtout pour Gabriel qui n'avait su comment accueillir le clin d'œil de la chanteuse dans ce contexte surréaliste. Complicité entre artistes ?

Hélas, ils n'avaient plus le cœur à la chansonnette ni à la flânerie, Samuel redoutant le couvre-feu avait dû booster son petit clan pour un retour rapide à la maison. C'en était fini pour eux d'admirer en hiver les flocons de neige descendant du ciel en virevoltant avant de se poser sur les branches des arbres, se transformant parfois en cristaux de glace lorsque la température chutait, et quand le soleil chatouillait les gouttes glacées, c'était féérique. C'en était fini de s'extasier devant les parcs verdoyants où ils aimaient jadis pique-niquer le dimanche – Micheline remplissait un grand panier en osier avec les aliments salés et sucrés préférés de sa famille, sans oublier la nappe à carreaux rouges qu'elle jetait sur l'herbe en arrivant –, sous les premiers rayons printaniers. Gabriel avait interrogé sa mère à ce sujet : « Pourquoi on fait plus de pique-niques ? Ce n'est pas juste. » Micheline avait embrassé son fils en guise de réponse, car elle ne trouvait pas les mots.

Désormais, leurs sorties n'étaient qu'une course folle, juste le temps de trouver quelques denrées alimentaires ou de rendre visite à un proche avant de retourner à la hâte se réfugier chez eux. Un bol d'air rapide et toujours dans l'espoir que l'ennemi ne vienne pas tout gâcher ! Samuel regrettait amèrement ces moments qui le détendaient et le rendaient presque philosophe, comme Shakespeare qui avait dit : « *Où va le blanc quand la neige fond ?* »

Mais pour l'heure, il y avait déjà fort longtemps qu'elle avait laissé place aux pollens papillonnants sous cette douceur estivale. Ce matin-là, Samuel était pris de maux de tête, une veine gonflée était même apparue sur le côté de sa tempe droite telle une chambre à air prête à éclater. Était-ce alors une angoisse